

Pedro Juan Gutiérrez

Le nid du serpent

ROMAN

*Traduit de l'espagnol
par Bernard Cohen*

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre National du Livre

Albin Michel

« *Les Grandes Traductions* »

© Éditions Albin Michel, 2007
pour la traduction française

Édition originale :

EL NIDO DE LA SERPIENTE

© Pedro Juan Gutiérrez 2006

L'esclavage n'a pas été aboli, mais plutôt étendu aux neuf dixièmes de la population. Partout. Sainte Merde.

Charles Bukowski,
Le Ragoût du Septuagénaire

JE VOULAIS être quelqu'un dans la vie. Pas la passer à vendre des glaces. Je me suis dit que la solution serait peut-être d'apprendre un métier. Quelque chose qui me serve à embobiner les gens. Et je me suis lu *Comment briller en public et se faire des amis*, de Dale Carnegie. C'est ça, la clé : entortiller les autres. Les séduire. Celui qui sait parler se retrouve toujours du bon côté du manche. C'est pour ça que les niais crèvent en trimant et ne connaissent jamais rien d'autre, alors que les beaux parleurs font carrière dans la politique et deviennent présidents.

Ce livre de Carnegie, il m'avait été donné par un oncle qui était allé à Miami. Toute une caisse de vieux bouquins. *Le Pouvoir de la volonté, L'Hypnose dans la vie quotidienne, Hymnes et psaumes de l'Église scientifique du Seigneur, Histoire de la police montée du Canada, Apprenez à photographier votre famille, Bibliothèque abrégée du Reader's Digest...* Le truc sur l'hypnose me plaisait beaucoup ; il prétendait qu'on pouvait hypnotiser tout le monde autour de soi et vivre comme un roi sans jamais

Le nid du serpent

en branler une. C'était parfait, ça : séduire avec la langue, hypnotiser avec l'esprit. Le chariot de glaces pesait très lourd, et le soleil, et la sueur... J'avais quinze ans mais j'étais grand et fort pour mon âge. Je disais : « J'ai vingt ans », et on me croyait. C'était plus facile pour tout.

À cette époque, mes amis me surnommaient « Suce-Mémé », « le Charognard », « le Chacal ». Je ne l'avais pas volé, à force de m'exhiber. « La prochaine fois, je dois être plus malin », je me disais, « ça suffit de se donner en spectacle avec de vieilles putes ! » Par la suite, j'ai appris à être plus discret, à vivre seul et sans que quiconque connaisse mes secrets.

Je vivais à Matanzas, calle Magdalena, à un bloc de La Marina, le quartier des boxons. Ils l'avaient fermé deux ou trois ans plus tôt. Je veux dire qu'ils avaient tout fermé : les bars, les bordels, les salles de billard, les casinos, les boîtes de nuit. Tout. On ne voyait presque plus de marins dans les parages. Le port a bientôt sombré dans la léthargie, l'ennui, la confusion. C'était en 1965. Personne ne comprenait vraiment ce qui se passait et où on allait avec ce merdier. La ville était comme un bateau à la dérive qui donne de la bande dans la tempête.

J'ai toujours aimé le quartier des putes, moi. Le potin, l'argent qui coulait à flots... Beaucoup moins, maintenant que les rares catins qui continuaient à exercer devaient se cacher de la police. Près du fleuve, il y avait un petit parc zoologique, le parc Watkin. J'avais plein de temps libre, moi, alors souvent je traversais la zone mal famée, j'entrais dans le parc et je m'asseyais sous les

Le nid du serpent

arbres avec mon manuel. Il y avait des exercices de vocalisation, de diction, d'improvisation et de mémorisation. C'était l'endroit rêvé pour pratiquer à voix haute.

Un matin où j'étais plongé dans un livre, un petit singe avec une queue interminable a surgi à côté de moi. Il est passé en piaillant et en courant comme un dératé. Derrière lui, deux employés du zoo avec un filet. Le singe s'était échappé, mais il ne savait plus où aller. Il s'est jeté dans la cage aux lions. Qui avaient faim et se sont mis à rugir en lançant des coups de pattes dans tous les sens. Le singe s'en est tiré de justesse. Il a grimpé aux barreaux et s'est réfugié sur le toit, mais c'est là que les gardiens l'attendaient avec leur filet. Paf, le petit macaque a redégringolé en bas. Cette fois, un lion l'a presque attrapé. Il est reparti en haut en glapissant. Et ainsi de suite. J'aimais beaucoup comment ils se comportaient, les lions : ils restaient couchés, apparemment très détendus, la tête levée mais immobile ; dès que le singe redescendait, cependant, le plus proche de lui exécutait un saut magistral de presque deux mètres, ses griffes balayant mortellement les airs. Le singe s'enfuyait, terrorisé, et les lions attendaient de nouveau, tranquillement. Cette scène est restée gravée dans ma mémoire. Il ne faut jamais céder à la peur et fuir, mais rester serein et en alerte, avoir la patience et la sagesse des lions. Celui qui détaille court directement à la mort.

Le petit singe a répété sa trajectoire affolée à trois ou quatre reprises. Il ne pensait plus à chercher une autre échappatoire, se contentant de monter et descendre sur

Le nid du serpent

les barreaux. Lors de l'un de ces allers-retours, un lion a soigneusement calculé son coup de patte et l'a atteint de plein fouet. Le singe n'a même pas eu le temps de crier. Déjà, il était pris entre les mâchoires. Chacun de ses os a craqué bruyamment. Le lion l'a englouti en deux secondes avant de se laisser retomber dignement au sol pour digérer son *lunch* en toute quiétude. Comme s'il ne s'était rien passé.

De la cage voisine, la guenon qui avait été la compagne du dissident braillait comme si on était en train de l'écorcher vivante, faisait des bonds et se cognait à la grille. Quand elle a vu que le lion avait bouffé son mari, elle s'est mise à pleurer. Effondrée par terre, elle sanglotait comme un être humain. Brusquement, elle s'est précipitée tout en haut des barreaux et, se retenant seulement par l'index gauche, elle a laissé tout son corps pendre dans le vide. Dépression totale. Elle voulait mourir. Elle était pendue là, attendant la mort.

J'avais regardé tout ça en me gondolant. Très rigolo. Je ne connaissais alors rien à l'amour, ni aux boleros, ni à la mort, ni à la perte. Rien de rien. C'est pourquoi j'étais cruel, impitoyable, ignorant et heureux. L'homme typique, c'est-à-dire l'imbécile complet.